

faient ces restes magnifiques, entreprit de le reconstruire. 10,000 hommes furent employés à ce travail, mais quand le célèbre monarque vint au bout de huit mois visiter le chantier, il s'aperçut que cette armée d'ouvriers n'avait encore pu, au bout de ce temps, qu'enlever une partie des débris qui encombraient la base du temple. Effrayé de l'énormité de la tâche qu'il avait entreprise, le grand roi découragé dut s'avouer vaincu, et abandonna son projet.

A l'occident de la ville, et faisant face au temple de Bélus dont il était le pendant, s'élevait le palais royal avec ses 423 pieds de haut et ses 40 stades ou 7 kilom. de tour (4½ mille). Il appartenait à la citadelle près de laquelle s'élevaient les fameux jardins suspendus. Ceux-ci formaient un carré de 420 pieds, (123 m) de côté et étaient appuyés sur des murailles de 22 pieds de haut et de 21 d'épaisseur, (6 m. 80) construits à 10 pieds, (3 m. 08) l'un de l'autre. Ces murs étaient réunis entre eux par des blocs de pierre de 16 pieds, (4 m. 95) de long et de 5 pieds (1 m. 23) d'épaisseur, allant du sommet d'un mur à l'autre. Ce plafond était recouvert d'un lit de bitume et celui-ci de feuilles de plomb, pour empêcher l'infiltration des eaux. Enfin venait une couche de terre assez épaisse pour que des arbres de huit coudées, 12 pieds de circonférence à la base et de 50 pieds de haut pussent y pousser. (1)

Il ne reste plus aujourd'hui que quelques traces de ces jardins ; il n'existaient même déjà plus, au temps où Diodore visitait Babylone, environ 50 ans avant J. C. Il y a tout lieu de croire qu'à cette occasion encore les anciens auteurs qui en ont parlé, d'après les seules traditions, ont dû en exagérer l'importance.

Aujourd'hui sur une étendue de dix-huit lieues, la ville qui fut la reine de l'Orient n'est plus qu'un amoncellement de ruines et de décombres impraticables. Tous les édifices de Babylone formaient des parallélogrammes ; toutes les lignes y étaient droites, tous les angles droits. Pas de colonnes, pas de courbes, de combinaisons gracieuses : seulement des constructions énormes, émaillées de briques de couleur.

Telle était cette cité superbe vantée par tous les poètes de l'antiquité et dont le prophète Daniel faisait dire à Nabucodonosor : "N'est-ce pas là cette Babylone, dont j'ai fait le siège de mon empire, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire." Et pourtant, elle devait s'écrouler avec ses rivales sous la malédiction du Tout-Puissant, qui lui faisait ainsi annoncer sa ruine par la bouche de Jérémie :

" Cette nuit là, un grand cri s'éleva de Babylone, un bruit de ruines et de débris retentit du pays de la Chaldée, car le Seigneur a ruiné Babylone et fait cesser les voies confuses de son grand peuple. C'est ainsi que Babylone est tombée, et elle ne se relèvera plus et elle sera réduite en monceaux, ses palais serviront de retraite aux bêtes féroces, elle ne sera plus habitée ni rebâtie par la suite des siècles, personne n'y demeurera plus."

La parole du prophète s'est accomplie à la lettre, et nulle puissance humaine ne serait capable en effet de relever de ses ruines cette cité fameuse.

Quittons maintenant ces rives éplorées de l'Euphrate et transportons-nous sur celles non moins désolées du Tigre, et après avoir visité les ruines de celle qui fut la superbe Babylone, allons saluer les débris de celle qui fut sa rivale en splendeur et en gloire.

P. COLONNIER.

(A suivre)

## UNE RÉFLEXION

Jusqu'à quelle perfection morale l'homme n'irait-il pas s'il mettait à éviter les fautes le quart des efforts qu'il déploie pour en esquiver les suites et les conséquences ! Malheureusement il détruit en une heure son innocence, son honneur, sa réputation, et il lui faut des années pour en recueillir les débris. Heureux lorsqu'il ne jette pas le manche après la cognée, et ne renonce pas à se réhabiliter devant Dieu et devant les hommes

JEAN GRANGE

## NOS HÉROÏQUES POMPIERS



Il y a longtemps que je voulais offrir un hommage de respectueuse admiration à ces braves gens. Si je ne l'ai fait plutôt, c'est que j'aurais craint d'être importun. Cette crainte a disparu depuis la conversation que j'ai eue, il y a quelque temps, avec un de ces frondeurs qui se figurent que rien de bien n'existe en dehors de chez eux.

Je connaissais déjà bien des étrangers qui, arrivant à Montréal, sont surpris d'y trouver des rues horizontales tout comme à Paris, etc. Mais je ne croyais pas que la jalousie de clocher pût exister au Canada, surtout quand il s'agit de nos héroïques pompiers, qu'ils soient de Montréal, Québec, Ottawa, Toronto ou ailleurs. Pour moi, je les salue indistinctement, comme je salue un soldat, à quelque corps qu'il appartienne.

Mais revenons à la cause qui fait le sujet de cet article.

Je me promenais dernièrement avec un gros et riche canayen, lequel fort heureusement n'est pas d'ici, de Montréal. Ce sont ses paroles... Une alarme de feu fut sonnée, et notre incomparable brigade était rendue sur le lieu du sinistre avec la rapidité de l'éclair. — Chez nous, me dit notre homme, ça va bien plus vite qu'ici.

Parlant de là, il cassa du sucre sur la tête de toute la brigade, qu'il trouvait inférieure à celle de chez lui. Je le laissais dire, sachant qu'on ne gagne jamais rien avec les jaloux et les imbéciles.

Quand il eut fini de se dégorger, je lui dis à mon tour :

— Je n'essayerai certainement pas de vous contredire, mais si vous avez des choses spéciales dans votre brigade, celle de Montréal en a aussi.

— Citez m'en une, me dit-il.

— Dernièrement, lui dis-je, la brigade entière avait été sur pied toute la nuit, ayant dû, à plusieurs reprises, combattre différents incendies. Épuisés de fatigue, hommes et chevaux allaient se livrer à un repos bien mérité, quand une nouvelle alarme sonna... En un clin d'œil, hommes et chevaux étaient de nouveau prêts à partir, mais un pompier manquait à son poste. S'en étant aperçu d'un coup d'œil, un cheval se débêla, rentra dans la station et, apercevant un pompier harassé de fatigue, qui dormait dans un coin, il le cueillit délicatement entre ses dents par sa ceinture et le déposa dans la voiture. Le cheval vint se réateler, et la brigade partit. Ce retard avait duré vingt-cinq secondes.

— Ça bat quatre as, s'écria notre homme ahuri, et nous n'avons pas ça, chez nous. J'en parlerai. En attendant, me dit-il, ça vaut bien un coup.

Et nous entrâmes prendre un verre de vin à la santé de la brigade de Montréal.

Oui, elle mérite santé, bonheur, prospérité, encouragement, admiration, notre brave et vaillante brigade.

En effet, pour moi, quand je la vois passer je me découvre respectueusement, car elle me rappelle les légions romaines passant devant César : *Morituri te salutant !*

Oui, saluons les tous, car ils vont chaque instant à la mort pour sauver nos existences, celles de ceux qui nous sont chères : nos enfants, nos mères, nos femmes !

Voilà pourquoi, ô femmes ! ô braves canadiennes ! ô Montréalaises ! vous dont le cœur est parfumé de bonté, de générosité, de patriotisme, vous devriez broder, de vos doigts de fées, une bannière sur laquelle on écrirait en lettres d'or le nom des héroïques victimes de la brigade de Montréal.

Brodée, présentée par vous, cette bannière lui porterait bonheur et servirait de palladium à vos foyers.

*Saint-P. Labat*

## LA GUÉRISON DE LA DIPHTÉRIE

(Voir gravures)

Les mères de famille du monde civilisé tout entier ont tressailli de joie à la nouvelle, venue de France, qu'un mal terrible, impitoyable, dont le nom seul répand la terreur, venait enfin d'être dompté.

Pour être juste, il convient de partager l'honneur de cette inappréciable conquête entre divers savants qui, poursuivant les mêmes travaux, s'efforcent d'agrandir le domaine ouvert à la science et à l'humanité par le génie de Pasteur. MM. Ch. R. chet et Héricourt ont été des premiers à recourir aux injections sous-cutanées de sang d'animaux vaccinés contre une maladie ou réputée indomptable, dans le but de prévenir le développement de cette maladie ou d'en enrayer les progrès. La sérothérapie est, en grande partie, leur œuvre. M. Behring, le premier, a proclamé les propriétés du sérum antidiphthérique, et M. Aronson, de Berlin, les a expérimentées avec succès au moment même où MM. Roux et Martin obtenaient à Paris, dans le service de M. Chaillos, à l'hôpital des Enfants-Malades, les résultats extraordinaires qui ont tant ému le public.

La méthode est fort simple en elle-même mais il fallut pour l'établir un labeur et une constance dont nous ne pouvons même indiquer l'étendue. Rappelons que la diphthérie est produite par un parasite ou plutôt par le poison, la toxine, que sécrète ce parasite dénommé bacille de Kieds-Löffler, du nom des savants qui ont découvert et spécialisé cet infiniment petit parmi les plus malfaisants des microorganismes contre lesquels la vie de l'homme n'est qu'un long combat. On isole ce bacille dans un milieu approprié ; on favorise son développement en lui donnant une nourriture de son choix ; puis, quand il a largement satisfait au précepte : Croissez et multipliez, on le sépare de son "bouillon de culture" au moyen de la bougie Chamberland. Comparé à ce bouillon, le poison des Borgia n'était qu'un innocent breuvage ; nous avons là une solution concentrée de toxine diphthérique : quelques milligrammes injectés sous la peau ont raison d'un cobaye de 500 grammes en quarante-huit heures. Heureusement l'on sait, depuis Pasteur, l'art d'atténuer la virulence de ces poisons organiques et d'asservir leur terrible pouvoir de destruction à des actes de préservation. Dans ce cas particulier de la diphthérie, la toxine, prudemment administrée à des animaux en fait autant de Mithridates qui se rient des attaques du bacille de Löffler : ils sont désormais immunisés, au moins pour un certain temps. Bien plus, leur sang peut en immuniser d'autres, et c'est en cela que réside l'importante découverte de M. Roux et des savants que nous avons nommés. Il suffit donc d'intoxiquer un animal, un cheval, par exemple, de lui emprunter, par des saignées, le vaccin qui circule dans ses veines, et puis d'injecter sous la peau du malade quelques grammes de la partie liquide de ce sang, soit du sérum, pour réduire à l'impuissance le terrible microbe de la diphthérie : la toxine est neutralisée. C'est un beau débat pour la sérothérapie, elle ne s'arrêtera pas là ; le moment est proche, on peut le dire hardiment, où l'on combattra avec le même succès les autres microbes qui déciment l'humanité. Paissent la fièvre typhoïde, la phthisie, le choléra, la peste, avoir disparu quand sonnera le première heure du vingtième siècle !

En attendant, pour atteindre ce but, il importe de multiplier les expériences ; il faut, d'autre part, faire bénéficier le plus grand nombre des résultats acquis : les maigres ressources de l'Institut Pasteur n'y suffisent pas. Notre confrère le *Figaro* a pris l'initiative d'une souscription publique ; nous ne saurions trop engager nos lecteurs à lui envoyer généreusement leur argent. Il y va de notre santé à tous et, bien plus, de la vie des petits êtres en qui se résument toutes nos joies dans le présent et nos espérances dans l'avenir.

Dr DE L. BACHOUÉ.

Le tout n'est pas d'être belle : il y a un art d'être jolie. — LUDOVIC HALEVY.